

enfants, fille et garçon. Flavie et son frère étaient l'objet d'un amour passionné ; leur mère, qui habitait alors Paris, sacrifia à leur enfance les plaisirs du monde, et les derniers jours d'une jeunesse encore brillante. Elle était à la fois la tutrice la plus zélée, l'économe le plus intelligent, la mère la plus idolâtre. Flavie, ardente comme elle, contracta de bonne heure, dans la pension de St.-Germain où on l'avait placée et dont les élèves sont devenues des reines, des idées d'ambition et des goûts de luxe et de plaisirs que d'ailleurs sa fortune semblait autoriser. Sa mère la mena fort peu dans le monde, mais ce peu fut trop encore pour une tête que le faste enivrait, et qui ne trouvait de bonheur que dans le luxe et le bruit. Belle et riche, elle se vit recherchée, et à dix-huit ans, elle fut demandée en mariage par un jeune homme, attaché à l'état-major du roi Murat. Madame Godefroy eût refusé sans doute ; mais sa fille, instruite de cette demande, la supplia d'y consentir. Ce cœur de mère fut blessé profondément. . . . l'enfant à qui elle avait dévoué sa jeunesse cherchait le bonheur loin d'elle, elle voulait la quitter, aller à quatre cent lieues, au milieu d'une cour étrangère, et elle espérait y être heureuse ! . . . Aux objections que madame Godefroy éleva avec la violence de son caractère, Flavie répondit avec l'ingrat égoïsme de la passion ; sa mère ne voulut point faire d'éclat, elle parut céder, mais le lien qui l'unissait à sa fille fut rompu sans retour. Flavie se maria . . . et la porte qui se ferma sur la jeune fiancée, parée du voile et du bouquet nuptial, ne s'est plus rouverte pour elle. Madame de Nugens vit à Naples ; cette fille jadis tant aimée n'a pas obtenu, depuis cinq ans, un mot de pardon, ni un signe de vie de sa mère ! Celle-ci, après ce malheureux événement, concentra toutes ses affections sur Edmond, son fils, qu'elle élevait avec des soins et des tendresses infinies. Elle tâchait surtout de le préserver de cette fièvre de guerre dont nos jeunes gens sont enivrés, et quand le jeune homme, l'âge venu, eut amené le numéro fatal qui a fait tant pleurer les mères, madame Godefroy s'empressa d'acheter un remplaçant à son fils. Cet arrangement révolta les idées d'Edmond, il réclama sa part de fatigues et sa part de gloire ; il regarda d'un œil jaloux le gros valet de charrue qui vendait son sang pour un peu d'or ; il versa des pleurs de rage en signant l'acte qui livrait à un autre sa place sous les aigles de l'Empire, et n'ayant pu communiquer à sa mère l'ardeur qui bouillonnait en lui, envieux de gloire, désespéré de se voir réduit à une vie monotone et paisible, il rompit ses chaînes et s'engagea. Cette nouvelle fut le dernier coup porté à l'amour d'une mère trop passionnée. Maudissant l'ingratitude de ses enfants, sans faire la part de l'âge qu'ils ont atteint, ni du siècle où ils vivent, elle défendit à son fils de reparaitre devant elle, quitta Paris et vint habiter Mantes, où elle vit dans une solitude absolue. Ses chagrins ont altéré sa santé ; elle porte dans un corps souffrant une âme pleine d'amertume, et mère de deux enfants bien nés, maîtresse d'une grande fortune, libre, honorée . . . elle est cependant pour tous un objet de pitié."

Julie réfléchissait.

« Cela ne vous tente pas, ma bonne Julie ?

— Au contraire . . . il me semble qu'on pourrait faire quelque bien à cette pauvre femme. Qu'elle est à plaindre !

— Maintenant elle est livrée à de grandes angoisses : son fils fait partie de l'armée de Russie, et malgré les vains so-

phismes de son esprit, elle redoute une nouvelle funeste. Son fils périra peut-être sans qu'elle l'ait embrassé . . . Mais où allez-vous ?

— Je vais écrire à maman, et lui demander ses ordres, ainsi que ceux de mon père . . . ils décideront de moi . . . »

IV. — LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE.

Quinze jours après, Julie était installée dans un joli appartement de la plus belle maison de Mantes, appartenant à madame Godefroy, et elle tâchait de se mettre au fait de ses nouveaux devoirs. Ils n'étaient ni compliqués ni difficiles. Donner quelques soins et transmettre à deux vieux domestiques les ordres de leur maîtresse ; ne pas quitter celle-ci, lire à haute voix ou faire de la musique auprès d'elle, telles étaient ses obligations. Madame Godefroy, taciturne, sombre, ensevelie dans des pensées désolées, ne demandait pas à sa jeune compagne cette conversation intarissable, ce babil flatteur, ce langage vide, ordinaire supplice des pauvres demoiselles de compagnie ; vivant solitaire, elle ne lui imposait pas le contact et les mépris du monde, et en somme, cet emploi qui se bornait à l'exercice de quelques talents aurait pu paraître commode et facile à tout autre qu'à Julie. Mais celle-ci, âme délicate et douce, souffrait de ces saintes douleurs dont elle était témoin, et qui se trahissaient par de sombres silences, de longs abattements ou des violences sans motif. Julie n'opposait aux capricieux élans de cette affliction maternelle qu'une patience toujours égale et souvent victorieuse, car elle était de ceux dont le Sauveur du monde a dit : *Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ! Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu* (1) ! et petit à petit, elle essayait, par la conversation, par la lecture même, d'infiltrer dans l'âme de madame Godefroy un peu d'indulgence, un peu de paix. Elle éloignait, par une vigilance continuelle, les sujets d'une aigreur qu'autrefois la maladresse d'un valet suffisait à provoquer ; elle défendait toujours les absents, et par principe et par goût, elle mettait en avant, sous une forme simple et ingénue, ces maximes miséricordieuses que l'Évangile nous retrace à chaque page, et s'efforçait d'entourer la pauvre mère d'une atmosphère de paix et de sincérité qui la disposât plus tard au pardon, à l'oubli. Ce don de conciliation et de grâce, si éminent chez cette jeune fille, aurait peut-être insensiblement agi sur un cœur ulcéré, sans certaines circonstances qui réveillaient ses douleurs et ses colères un moment endormies. Souvent, durant l'automne de 1812, Julie vit arriver des lettres, timbrées de quelque ville lointaine d'Allemagne ou de Lithuanie . . . Ces lettres, dont l'adresse était toujours de la même main, étaient portées à madame Godefroy, qui les regardait en palissant, et les renvoyait impitoyablement sans daigner les ouvrir. Alors, les vieux domestiques se disaient entre eux : « Encore une lettre de monsieur Edmond que madame a renvoyée ! » et madame Godefroy alors ne sortait de ses méditations funestes que pour lancer quelques mots pleins d'amertume sur les liens de famille ou pour applaudir aux désastres de cette armée dont les malheurs retentissaient dans la France, si longtemps triomphante, comme des coups de foudre dans un ciel serein.

(1). Saint Mathieu.